

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	15 (1877)
Heft:	10
Artikel:	Français vaudois : les conseils du grand-père Toinon fils de feu Jean Isaac, à ses petits enfants
Autor:	C.C.D.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-184214

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

belles et artistiques étoffes dites grands façonnés, dans lesquelles Lyon excelle.

« Malheureusement, la première cause du mal, dit un journal français, ne peut disparaître que par un calme politique général, tandis que la seconde peut être sensiblement atténuée non-seulement par les personnes à grande fortune, mais de fortune moyenne.

« Il suffit, dit un journal français, de ramener la mode aux belles soieries. Mme la duchesse de Magenta, voulant donner l'exemple et réagir contre le caprice public, vient d'adresser à Lyon une lettre dans laquelle elle demande qu'on lui fasse une robe pour la grande fête qui doit se donner à l'Opéra au profit des ouvriers lyonnais.

La maréchale veut que cette robe soit à fond blanc, mais elle laisse le choix des dessins au goût des fabricants auxquels elle s'adresse.

Dans des circonstances aussi fâcheuses que celles où se trouve actuellement l'industrie lyonnaise, Marie-Antoinette, les impératrices Joséphine et Marie-Louise, la duchesse de Berry, la reine Marie-Amélie, l'impératrice Eugénie ont tour à tour employé le moyen auquel la duchesse de Magenta vient de recourir.

L'initiative de la maréchale sera-t-elle assez puissante pour ramener le goût vers les grands façonnés ? Il faut l'espérer. Les dames françaises tiendront sans doute à honneur de suivre un pareil exemple, et si cent mille d'entre elles seulement mettent la même bonne volonté, tout en ne dépensant pas plus de 150 à 200 francs chacune, les 15 ou 20 millions qui en résulteront, sont suffisants pour sauver l'industrie lyonnaise de la crise actuelle. »

« Quand on aura prouvé aux dames françaises, ajoute un chef d'atelier de Lyon, qu'elles peuvent se vêtir très richement, très élégamment, avec dix ou douze mètres de façonné, au lieu de dépenser des sommes énormes pour l'arrangement plus ou moins savant de trente mètres de chiffons, il est probable que les affaires iront mieux.

Les chefs de notre industrie ont bien fait tout ce qu'ils ont pu pour ramener la mode des façonnés. Mais on a joué de malheur. Tenez, une grande, grande maison d'artistes, qui avait fabriqué des robes merveilleuses et des manteaux de cour d'une richesse inouïe, eut l'idée de s'adresser à Napoléon III, à l'impératrice surtout, qui était belle et qui *faisait la mode*. C'était, si je ne me trompe, la maison Schultz et Béraud, maison archidécorée et archiprimée. Elle avait des robes adorables à présenter à l'impératrice : la robe aux papillons, la robe aux orchidées, la robe aux oiseaux-mouches, des chefs-d'œuvre, de véritables pièces de musée. Dans la robe aux oiseaux-mouches surtout, on avait mis toutes les recherches, toutes les finesse artistiques de notre industrie. On l'avait appelée la robe Eugénie, car on espérait que l'impératrice la porterait, en 1867, à l'ouverture de l'Exposition universelle. L'empereur avait promis.

Le matin du grand jour, l'impératrice se décida

à mettre la fameuse robe aux oiseaux-mouches. Mais certaines nuances, paraît-il, allaient mieux à son teint, comme certains arrangements à sa taille. Elle se mira dans sa psyché ; les merveilleux oiseaux-mouches ne purent l'éblouir et la robe Eugénie fut immédiatement remplacée, non par une étoffe façonnée, mais par un costume à grandes façons. Il y eut quelque froid, ce jour-là, paraît-il, entre l'empereur, qui avait promis et l'impératrice qui n'avait pas tenu.

Les façonnés n'avaient décidément pas de bonheur.

La fabrique lyonnaise avait été plus heureuse avec un *roi des lettres* qu'avec la reine de la mode. En 1864, une crise s'était déclarée ; bon nombre d'ouvriers étaient sans travail. On organisa des représentations et des concerts. La fanfare lyonnaise, qui triomphait dans tous les concerts, était toujours à la disposition des œuvres charitables. Un de ses sociétaires écrivit à Alexandre Dumas pour le prier de venir faire une conférence. Le grand romancier n'était pas riche et on lui offrait une part de la recette pour l'indemniser de la perte de temps, des frais de déplacement, etc. « C'est bien, répondit « Dumas, je serai là-bas au jour dit. » On organisa un grand concert à l'Alcazar, l'auteur des *Mousquetaires* arriva cinq ou six heures avant la fête. Il fut sur une estrade, entre deux fanfares, trente ou quarante pages de ses Mémoires, et l'on fit 24 000 francs de recette pour les ouvriers sans travail.

Quant à recevoir sa part, Dumas n'y voulut jamais consentir. On paya ses frais d'hôtel ; il alla dîner gaiement chez la mère Guy avec des artistes et des hommes de lettres ; il banqua dans un restaurant de la place du Collège ; puis il repartit pour Paris, prêt à revenir dès qu'il y aurait quelque bien à faire. »



FRANÇAIS VAUDOIS

Les conseils du grand-père Toinon fils de feu Jean Isaac, à ses petits enfants.

Ceci n'est rien tant chaud, z'enfants ! Par la cuisine
Venez vous échauffer tandi cette cramine ;
En cuisant aux bétions, nous causerons un peu ;
Allons nous asseyer tré-tous par vers le feu.
François, toi qui as mis tes canons dans tes bottes,
Trace-voi par dernier chercher des chenevottes.
Constant et Jean-Louis, qu'êtes de bons lurons,
Tâchez-voi d'avanter un de ces corbeillons
Et par le galetas, cherchez un bon voyage
De buchillons, de prin et de bois du ménage.
Allez à novion, mais sans vous encoubler,
Et toi, le grand Constant, ne va pas t'embonner.
Jean, qu'est fort comme un our, ira sous la remise
Prendre un pair de grougnons qu'on a eus à la mise
Du granger du château. Vous, sur les ébouillons,
Allez me dérocher ces certains retaillons ;
Vous en apporterez une bonne lottée
Et pi en même temps, prenez une brassée
De rebibes, d'écots ... A présent, mon briquet,
Ma pierre et mon cherpi ... Crochez-voi le péclet ;

Cette gueuse de porte ne ferme rien qui vaille,
Elle a crouïes engons et mauvaise saraille ;
Il faudra ça-changer. Maintenant allumons !...
Dôtez ce bagolet, remuez ces copons
Que la Luise a posés dessus cette banchette,
Mettez-les par là-bas en haut vers la quiesette,
Puis poussez la banchette ici le long du feu,
Vous y pouvez bien trois en vous coignant un peu.
Aiguille-toi, petiot, sur la seille à campôte
Mets-t'y à croupeton, car elle est un peu haute ;
Et vous deux, renversez cette mé à botson
Mais ne cambez qu'un pied, restez à cambillon.
A présent, écoutez : je vais sur mes huitante,
Je suis de l'autre siècle, étant né en noinante ;
Ecoutez mes conseils, la mort peut s'y venir
Et je veux vous causer devant que de mourir.
Gardez-vous, mes enfants, de devenir des drôles
Qui s'en vont rodasser et sautent les écoles ;
Recordez vos leçons, apprenez à chiffrer
Car au jour d'aujourd'hui il se faut instruyer.
Si quand vous serez grands, vous n'êtes pas des bêtes
Ou vous nonmara, bien si vous êtes honnêtes,
Conseiller, assesseur, ou bien municipat
Et su le militaire on devient caporat.
Et pi si l'on a bien appris son catéchisme
On peut, sans dépenser une seule centime
Au conseil de paroisse arriver. Non de non !
Quel honneur, quel plaisir, quand on va au sermon
Et qu'on voit sur les bancs, tout près, vers le ministre
Un parent du conseil. Et pi sur un registre,
On relève son nom. Tout ça, mes chers enfants,
Ça montre aux autres gens qu'on est pas des bedans.
Avec les animaux, qu'on soit toujours bien sage ;
Ne les brigandez pas. En champ, au labourage,
Accueillez doucement, car vaches et mojons,
Bœufes, cabris, chevaux, juments, chèvres, moutons,
Méritent tous nos soins ; ils font notre richesse.
Soyez gentis pour eux ; des fois une caresse
Peut nous les attacher ; ils sont reconnaissants
Souvent bien plus, ma foi, que nos propres enfants.
Soyez toujours recta pour faire la pâture,
Pour les vaches surtout, car moi je vous assure
Que sans ça, ça va mal et si l'on veut du lait
Nourrissez, nourrissez ; sinon le livre est blet.
Amolliez comme il faut avecque graisse ou crache,
Le lait gicle plus châ des têtets de la vache ;
Et quand dans le seillon le lait chaud a piclé,
Le fruitier est tout bon si le gé est gonflé.
Il faut quand vous traizez que votre éze soit nette
Sans quoi malheur à vous si l'on sort l'éprouvette.
Ayez bien soin d'avoir les borancles fermés
Quand vous battez au flot, car quelques yeux crevés
Pourraient bien vous porter gravement préjudice
Si vous éborniez soit vache, soit genisse.
Ne chicanez jamais le mâcle,
Ni le colliard, ni le bocan,
Car ça serait bien un miracle
Si l'un d'eux restait bon enfant.
Pour vous turter, baissant la tête,
Ils s'embrirent : gâ de devant !
Ma foi, qui chicane une bête
S'il est puni, c'est bien son dan.
Ne tourmentez jamais, ni merles, ni quiñsons,
Ni corbeaux, ni moineaux, car par eux les coitrons
Sont mangés et détruits. L'oiseau tue les voires
Et ça nous fait toujours un peu moins de cancoires.

Hirondelle, mayenche et le chardignolet,
Pour nos fruits, nos jardins, de Dieu sont un bienfait.
Aussi, mes bons amis, ne tendez plus de gébes
Et c'est quas mal fait de tirer caille et grébes ;
Mais pour l'agace alors et pour les bonoiseaux,
Escofiez les tous, les petits et les gros.

(A suivre).

C. C. D.

Nous lisons dans la chronique scientifique du *Journal des Débats* :

« Avis aux amateurs de petits pois, flageolets et autres conserves alimentaires ! Dans un rapport au Conseil de salubrité, M. Pasteur signale les faits suivants : Sur quatorze boîtes de conserves de petits pois prises au hasard et achetées chez les marchands des grands quartiers de Paris, dix renfermaient du cuivre, et quelquefois jusqu'à un dix millième environ du poids total de la conserve, abstraction faite du liquide qui baigne les petits pois. Ce dernier en renferme quand les petits pois en renferment, mais en quantité beaucoup moindre. Le cuivre se fixe particulièrement à l'état insoluble dans la matière solide des petits pois, notamment dans la partie légumineuse, sur l'enveloppe corticale extérieure.

Il n'est pas besoin, d'être chimiste, pour savoir si une conserve de petits pois renferme du cuivre. M. Pasteur a reconnu que les conserves renferment toujours du cuivre toutes les fois qu'elles offrent, même à un faible degré, la teinte verte des petits pois naturels. Les conserves qui n'en renferment pas ont au contraire une teinte jaunâtre non mélangée de vert. Il n'existe pas, dans l'état actuel de l'industrie des conserves alimentaires, de procédé permettant de fabriquer des conserves de petits pois avec teinte verte sans addition d'un sel de cuivre. Par conséquent, tous petits pois conservés se rapprochant, par la teinte, des petits pois nouveaux, sont additionnés de cuivre. »

C'était après 1845, au temps où les divisions politiques avaient fait des aristos, des gripous et des radicaux. Un maçon construisait un mur, dans une campagne aux environs de Lausanne. Le travail terminé, le propriétaire vint examiner l'ouvrage.

Mais ce mur est tout de bisingue, malheureux ! il tombera bientôt, comment avez-vous pu faire une pareille besogne ?...

Est-ce que j'en peux mais ! répliqua notre maçon ; c'est la faute à ce tonnerre de Francillon. Est-ce qu'il ne m'a pas vendu un fil à plomb tout courbe, parce que je ne suis pas de son parti ?...

LA PETITE REINE

II

— Que viens-je d'apprendre, maître Fréron ? Le roi ne pourra tenir audience aujourd'hui !

— Hélas ! on vous a dit la vérité, monseigneur. Le connétable frappa du pied avec impatience.